



Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

7 | 2019

Littérature et cuisine

Manger du poulet, se révolter

Arno Bertina



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/492>

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Arno Bertina, « Manger du poulet, se révolter », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 7 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/492>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.



La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Manger du poulet, se révolter

Arno Bertina

NOTE DE L'ÉDITEUR

Extrait également publié dans *Terres d'encre, Revue de création contemporaine à l'université*, n° 19, « Littérature et cuisines », Service Université Culture, Presses universitaires Blaise Pascal, 2016, p. 54-55.

- 1 Comme à la brasserie de Lille – La BRADERIE de Lille ! – Les immenses tas de moules, les coquilles. À la fin du week-end c'est en tonnes que ça se chiffre, des tonnes de coquilles. Qu'est-ce qu'ils en font, j'en sais rien.
- 2 – Si ça se trouve ils en font quelque chose. – Au moins on a les mêmes ! Pour s'occuper, les enfants rassemblaient toutes les carcasses, les os des cuisses, les pilons. Ils étaient dirigés par Sylvie-la-cintrée qui s'était retrouvée encerclée par les carcasses, avant d'être comme soulevée par le tas qui se formait à ses pieds, sous ses pieds. Les gamins étaient excités par ce qui était en train de se dessiner et ils pressaient ceux qui mangeaient encore. Qu'ils terminent, et vite ! Il leur fallait de nouvelles carcasses, ils les leur auraient ôtées de la bouche. Sylvie, oui, jusqu'à se retrouver presque portée par les os des bêtes, les cartilages et la structure de cathédrale des cages thoraciques que chacun venait de sucer, de dépiauter, traquant la chair goûteuse, et elle se retrouvait au sommet de ce monticule bizarre, d'os passés par toutes les bouches pour renforcer la vie de chacun, chairs et peaux croustillantes transformées en énergie, absorbée par un truc qu'elle était seule à voir, Sylvie, qu'elle voyait beaucoup apparemment, fixant les carcasses, car elle semblait ne pas vouloir marcher dessus, il s'agirait de ne pas faire mal à ces poulets dont les carcasses étaient le spectre, elle craignait d'enfoncer leur cage thoracique, de leur couper les ailes ? Elle avait fini par retirer ses chaussures et ses chaussettes. Pédrón et les autres jouaient encore, Sylvie dansait-elle comme les majorettes ? Elle avait sa blouse de l'entreprise, on ne pouvait pas la confondre avec une *pompom-girl*, très peu, mais on ne voyait que ses pieds nus, ils étaient captivants. Ils continuaient de vouloir éviter les carcasses mais ce n'était plus vraiment possible, elle en avait déjà sept ou huit strates

sous elle, alors que les gamins continuaient d'écumer le parking pour que l'ossuaire-pyramide continue de s'élever, et elle avec, qui ne posait ses pieds que sur un tas de braises, et ses pieds dansaient tellement que c'était autant de petites flammes qui venaient lécher les os. Ou ses pieds n'étaient pas les flammes mais le carton qu'on agite, ou les joues qui se gonflent pour attiser un ancien feu, lui redonner de la vigueur, ou aux poulets eux-mêmes, les convoquer, les faire se redresser. Les ramener à la vie ? Il y a encore la musique, les phrases du saxophone qui font des volutes de notes, de longues guirlandes de notes liquides, ça dégringole de très haut et ça remonte encore plus haut, et elle danse elle, comme pour convoquer. Elle serait chaman, elle accompagnerait les volutes, la musique ensorcelante de Pierrick Pédron, elle organise le passage de la mort vers la vie après avoir facilité le passage de la vie vers la mort, des poulets, et on comprend tous un peu pourquoi c'est elle, parmi nous, parmi tous les collègues, qui se retrouve choisie par les enfants pour cette cérémonie : il y a six mois la médecine du travail l'a arrêtée pour un mois complet parce qu'à faire toujours le même geste (arracher les cuisses et les pilons), à la cadence de plusieurs centaines par heure, elle s'est démolie l'épaule, elle ne pouvait plus bouger son bras, le toubib a dit T.M.S., et je comprends tout, qu'elle est là pour accompagner l'âme des poulets dans les méandres de l'ossuaire, trouvent la sortie, pour que la beauté des mouvements qu'elle fait soit la dernière chose qu'emportent les poulets de leur séjour sur terre, c'est asiatique, c'est africain, autrement ces âmes reviendront laides et en colère, dans d'autres corps, qu'elles enlaidiront, qu'elles rendront amères, et Sylvie est bien placée pour savoir qu'elle doit les respecter car après avoir démantibulé des milliers de poulets les poulets se sont vengés et lui ont démantibulé la clavicule et l'avant-bras, les muscles et les articulations en vrac, plus capables de rien. Ce que tu fais au poulet le poulet te le fera, voilà ce qu'elle danse, et pourquoi les pieds de la grosse Sylvie sont des flammes qui viennent lécher les os et pourquoi au sommet du monticule de carcasses elle ne le fait pas s'effondrer pourtant, comme si les poulets l'écoutaient sans ressentir son poids, comme un chrétien parlant aux lions qui l'écoutent sans plus vouloir le dévorer. Et on est tous fascinés par la musique, par la beauté sexuelle des majorettes et par la beauté sexuelle de la grosse Sylvie qui danse avec ses pieds comme si c'était des flammes.

RÉSUMÉS

Extrait de Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017.

Excerpt from Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017.

AUTEUR

ARNO BERTINA

Romancier du fait social, historique, politique, Arno Bertina goûte également les délices et excès rabelaisiens, comme dans *La Déconfite gigantesque du sérieux*. Cette autobiographie imaginaire

peuplée de personnages à la langue débraillée fait l'éloge d'une littérature nourrie et copieusement vivante. Bibliographie : *La déconfite gigantesque du sérieux*, Lignes-Léo Scheer, 2004. Numéro d'écrou 362573, avec la photographie Anissa Michalon, Le Bec en l'air, 2013. *Des châteaux qui brûlent*, Verticales, 2017.